

Le renvoi forcé de requérants vers le Burundi suscite la controverse



EN COULISSE

Berbiguier, Trump et les farfadets

En 1821, un petit bourgeois d'Avignon, Alexis Charles Berbiguier de Terre-Neuve Du Thym, fit paraître trois ouvrages d'affilée relatant les malheurs de son entière existence. Ses souffrances débutèrent quand, jeune adulte, il se fit tirer les cartes du tarot par deux femmes qu'il qualifie de démoniaques et qui, justement, le mirent, à la suite de cette opération, sous la coupe de démons aux incarnations multiples, qu'il nommera les farfadets.



DOMINIQUE ZIEGLER*

Édités à compte d'auteur, ses ouvrages, au lectorat plus que confidentiel, constituent un sommet de littérature paranoïaque. Les farfadets sont à l'origine non seulement de tous les maux de Berbiguier, mais aussi de ceux l'humanité entière. Relisant l'Histoire comme l'actualité sous son prisme «farfadéen», Berbiguier livre un témoignage à la fois inquiétant et comique des obsessions qui peuvent imprégner certaines consciences humaines dans un contexte temporel et politique donné. Car Berbiguier fait paraître ses livres en plein «backlash» post-époque des Lumières, au cœur de la restauration bourbonne de Louis XVIII.

L'avènement des Lumières voyait le triomphe de la raison sur la superstition, la victoire des avancées démocratiques et égalitaires sur la verticalité du pouvoir. Produit de son époque restauratrice de la monarchie et d'un catholicisme réactionnaire, Berbiguier, entre deux combats dans sa chambre à coucher contre les farfadets invisibles, écrit tout l'amour qu'il porte à son souverain bien aimé, le mal qu'il pense des philosophes et des révolutionnaires («tous les révolutionnaires sont des farfadets») et sa dévotion absolue à un Dieu omnipotent auquel il se soumet corps et âme; il est par ailleurs persuadé que Dieu lui a donné mission de détruire les farfadets sur Terre.

Ainsi la folie de Berbiguier, aussi extrême soit-elle, reflète comme un miroir déformant les affres de sa société. Elle en est à la fois le reflet et la conséquence: dans le cadre d'une société oppressive, quand la solitude humaine ne peut se raccrocher à aucun projet collectif émancipateur, l'issue qui frappe les âmes sensibles peut être le basculement dans la folie.

Si le texte de Berbiguier est riche de fulgurances poétiques – il sera redécouvert par André Breton et les surréalistes – et ne doit pas se réduire à la seule lecture politique, il serait dommage d'occulter ce décryptage. Car notre époque est, elle aussi, celle d'un «backlash» violent, qui voit le colonialisme, le

racisme, le sexisme, la paranoïa, les références messianiques les plus obscures imprégner de nombreuses sphères de la société, à commencer par les plus hautes instances politiques sur les différents continents.

Après l'ouverture des consciences et les bouleversements sociaux des années 60, la courte parenthèse enchantée de la chute des dictatures de l'Est et de la fin de l'apartheid en Afrique du Sud dans les

années 90 et les timides progrès en termes d'égalité de genre, le «backlash» réactionnaire a frappé, dès l'orée du XXI^e siècle, l'humanité de plein fouet, au niveau sociétal comme politique. Cette réalité contemporaine engendre, elle aussi, des réactions étranges: une aliénation collective grave qui voit les peuples accorder de plus en plus de crédit aux différentes incarnations politiques du néofascisme, et, comme du temps de Berbiguier, des destins individuels de personnes qui vacillent dans leur tête. L'essor des masculinistes, des complotistes et autres individus distordant la réalité au lieu de se donner les moyens intellectuels de l'affronter sont un symptôme marquant des répercussions psychologiques du «backlash». Ainsi dans les délires de Berbiguier, à savoir un fou du XIX^e siècle, on trouve des réminiscences frappantes avec certains types de ces délires modernes. Qu'on en juge par cet extrait de son tome 3: «Les femmes sont en général, capables de se porter à toutes les extrémités; il n'est pas de démons, de furies, de mégères, ni même d'antéchrist tous habitants des enfers, capables de les imiter.»

Un dernier parallèle: s'il faut d'abord percevoir l'avènement du trumpisme sous l'angle de la continuité impériale raciste de la classe dominante nord-américaine et non comme une anomalie, on ne peut s'empêcher de s'interroger sur la nature mentale du locataire de la Maison-Blanche (la bien nommée) qui incarne à un degré paroxystique la xénophobie, le masculinisme, la bigoterie rance et distord la réalité dans des proportions parfaitement délirantes et surréalistes. Qui aurait pu imaginer que la folie d'un anonyme du début du XIX^e siècle pourrait faire écho à celle de l'homme le plus puissant de la planète au XXI^e? A la différence notable que, contrairement au psychopathe yankee, Berbiguier ne fit jamais de mal à personne.

*Auteur metteur en scène, www.dominiqueziegler.com

Prochain spectacle: *Les farfadets*, du 19 au 31 mai au Théâtre, Genève. www.theatrical.net

ESPRESSO POLITIQUE

L'humiliation en plein cadre: la photo qui accuse

Pas de Photoshop, pas d'intelligence artificielle, aucun trucage: l'image que *L'Espresso* a mise en couverture le 10 avril dernier est bien réelle. Pourtant, largement partagée sur les réseaux sociaux, elle a déclenché une vague de polémiques. L'ambassadeur israélien en Italie, Jonathan Pened, ne s'est pas fait prier pour dénoncer une déformation de la réalité, une manipulation qui alimenterait la haine et les stéréotypes, c'est-à-dire l'antisémitisme. Un type d'accusation que le gouvernement israélien multiplie ces temps-ci.

L'image montre un jeune colon en tenue militaire, le fusil en bandoulière, un téléphone portable pointé sur une Palestinienne qui avance, tête baissée. Le «settler», papillotes et kippa blanche en laine, semble ivre de mépris, avec une sorte de rictus plaqué sur le visage, comme s'il voulait railler la Palestinienne. Le magazine, qui se situe au centre-gauche et qui, par le passé, a pu compter sur des signatures prestigieuses comme Alberto Moravia, Dacia Maraini ou Umberto Eco, consacre un dossier à la colonisation de la Cisjordanie, à la répression et aux exactions quotidiennes infligées à la population locale, que les envahisseurs voudraient évincer pour réaliser leur projet messianique du Grand Israël.

La une frappe par sa sobriété: pas de sang, pas de morts, pas de destruction; tout se joue dans les regards, les postures, la banalité glaçante de la scène. Face aux soupçons, voire aux accusations, d'avoir eu recours à l'intelligence artificielle, son auteur, le photographe italien Pietro Masturzo, a publié une vidéo sur son compte Instagram montrant une séquence filmée de la confrontation entre le colon et la femme immortalisés par la photo. Tout est donc bien réel.

Masturzo explique également le contexte dans lequel s'est déroulé le face-à-face. La photo a été prise près du village palestinien d'Idhna, où des agriculteurs tentaient de re-



ROBERTO ANTONINI*

joindre leurs oliveraies. Ils en ont été empêchés par des colons armés (dont certains portaient l'uniforme militaire) et par des soldats de l'armée israélienne. La grimace du colon, toujours selon le photographe italien, serait due au fait qu'il imitait le geste du berger qui rabat son troupeau: il s'adressait ainsi aux Palestiniens comme s'il s'agissait de ses propres bêtes.

Pourquoi cette photo a-t-elle suscité tant de réactions? Peut-être parce que le sourire démoniaque est la quintessence de l'humiliation. L'image qui surgit est celle du patron qui s'arrote, dans l'illégalité la plus totale, un droit de propriété, de vie et de mort sur l'Autre, le laissé-pour-compte, le damné de la terre désarmé, à qui il ne reste plus que sa propre dignité à défendre. L'image qui surgit est celle que la propagande déteste: on y voit la violence non pas comme un geste extrême, comme un acte de guerre isolé, mais comme une routine, l'essence même de l'injustice au quotidien.

Elle met à nu quelque chose que «l'armée la plus morale du monde» et le gouvernement israélien voudraient occulter: la guerre ne se résume pas à une série d'effroyables tueries; elle est là, dans l'infinité souffrance d'une «nakba» rampante, souvent invisible à nos yeux, qui se répercute sur la vie de millions de Palestiniens. Selon une enquête menée par le quotidien britannique *The Guardian*, 70% des agriculteurs ne parviendraient pas à accéder à leurs cultures en 2025; en 2024, ils n'étaient qu'un tiers.

La une de *L'Espresso* nous rappelle que l'horreur va bien au-delà de la destruction de Gaza: elle s'inscrit dans une continuité historique, depuis 1947, et dans une occupation qui ne relève pas seulement de l'administratif, mais d'un système de domination. Ce que la photo montre, et qui dérange tant, c'est précisément la réalité nue.

*Journaliste tessinois, ancien correspondant à Washington pour la RSR.